

Quelques textes critiques à propos de la Première Guerre mondiale¹

Montage pour la lecture scénique
conçu et présenté par Thierry Feral

Édouard Driault
« De redoutables et prochains bouleversements »²

Dans ces dernières années, sauf en Chine, toutes les places vacantes sur le globe ont été prises par les puissances de l'Europe ou de l'Amérique du Nord ; quelques conflits se sont produits et quelques déplacements d'influence, précurseurs de plus redoutables et prochains bouleversements. Car il faut se hâter : les nations qui ne sont pas pourvues risquent de ne l'être jamais et de ne pas prendre part à la gigantesque exploitation du globe qui sera l'un des faits essentiels du siècle prochain. C'est pourquoi toute l'Europe et l'Amérique furent agitées récemment de la fièvre de l'expansion coloniale, de „l'impérialisme” qui est comme le caractère le plus remarquable de la fin du XIXe siècle [...] Dans ce partage du monde, dans cette course ardente aux trésors et aux grands marchés de la Terre, l'importance relative des Empires fondés en ce siècle n'est pas absolument en proportion avec la place qu'occupent en Europe les nations qui les ont fondés. Les puissances prépondérantes en Europe, directrices de ses destinées, ne sont pas également prépondérantes dans le monde. Et, comme la grandeur coloniale, promesse de richesses encore non calculées, se répercutera évidemment sur l'importance relative des Etats européens, la question coloniale, „l'impérialisme” si l'on veut, a modifié déjà et modifiera de plus en plus les conditions politiques de l'Europe elle-même.

¹ Pour une présentation synthétique sérieuse de « La Grande Guerre 1914-1918 », on lira avec profit Maurice Agulhon, *La République*, vol. 1, 1880-1932, Hachette/Pluriel, 1990, pp. 255-322.

² Édouard Driault, historien, *Les Problèmes économiques et sociaux à la fin du XIXe siècle*, Paris, Alcan, 1900, pp. 289-290. En 1914, l'empire colonial de l'Angleterre s'étendra sur 33,5 millions de kilomètres carrés, celui de la France sur 10,6 millions de kilomètres carrés ; l'Allemagne, deuxième puissance internationale sur le plan industriel et militaire, ne possédera que 2,9 millions de kilomètres carrés.

Waldemar Bonsels **« Maya l'abeille et l'officier frelon »³**

A peine le jeune officier frelon fut-il terrassé que les abeilles regagnèrent dare-dare l'entrée de la ruche pour se jeter de nouveau dans la mêlée. En assistant à ce spectacle, le cœur de la petite Maya avait battu à tout rompre. Elle se glissa en silence vers le mourant. Il gisait dans la pénombre, recroquevillé sur lui-même. Il respirait encore. Voyant qu'il était encore en vie, Maya se dépêcha d'aller chercher de l'eau et du miel pour revigorer le mourant mais il secoua la tête et refusa de la main. « Ce que veux avoir, je le prends tout seul, dit-il fièrement, je n'accepte aucun cadeau. » « Ah bon, rétorqua la petite Maya, je pensais simplement que vous aviez peut-être soif. » Le jeune officier fit un sourire à la petite Maya et expliqua sur un ton étrangement sérieux et presque dénué de tristesse : « Je vais mourir ». La petite abeille ne sut que répondre. C'était la première fois qu'elle comprenait réellement ce que cela signifiait de devoir mourir. Alors que c'était un autre qui était concerné, elle se sentait beaucoup plus proche de la mort que lorsqu'elle l'avait elle-même frôlée dans la toile de l'araignée. « Si seulement je pouvais faire quelque chose », pleura-t-elle. Le mourant resta muet. Il ouvrit encore une fois les yeux, respira profondément, et ce définitivement. Une demi-heure plus tard, on le balança dans l'herbe au pied de la porte de la ville, ainsi que ses autres compagnons morts au combat. Mais la petite Maya n'oublia plus jamais ce que lui avait appris ce bref adieu. Elle sut désormais pour toujours que ses ennemis étaient eux aussi des êtres comme elle, qu'ils aimaient leur pauvre vie comme elle, et que rien ne pouvait les aider à ne pas subir la mort. Elle se souvint alors du génie des fleurs qui lui avait raconté comment il ressuscitait à chaque nouvelle floraison de la nature et elle aurait vivement souhaité savoir si les autres êtres qui mouraient sur terre retournaient pareillement à la lumière. « Je veux croire qu'il en est ainsi », soupira-t-elle.

Kurt Tucholsky **« Guerre à la guerre »⁴**

Quatre ans enfouis dans les tranchées
C'est long, oui, bien long !
Transis de froid et de poux infectés,
Une femme à la maison et deux bébés,
Loin, oui, bien loin.

Et personne pour leur dire la vérité.
Et personne qui ose protester.

³ Extrait du dernier chapitre de *Maya l'abeille* ; in T. Feral, *Contre la vie mutilée*, L'Harmattan, 2008, pp. 113-114. Lorsque Bonsels publie son conte pacifiste en 1912, la guerre est déjà dans l'air ; les exacerbations des nationalismes en Europe et les rivalités entre puissances impérialistes pour la domination du monde se manifestent de longue date et ont déjà donné lieu à des incidents, par exemple entre la France et l'Allemagne à Agadir au Maroc en 1911 ; le premier conflit armé dans les Balkans est sur le point d'éclater suite aux accords bilatéraux signés par la Serbie, la Bulgarie, la Grèce et le Monténégro afin de se libérer de la domination ottomane et de contrer les visées de l'Empire austro-hongrois et de l'Empire russe sur la région. Interdit dans un premier temps par le régime nazi, Bonsels lui fera allégeance en 1935, à 55 ans, par pur confort personnel.

⁴ K. Tucholsky, *Bonsoir révolution allemande !*, Presses Univ. Grenoble, 1981, pp. 17-19.

Jour après jour, mois après mois,
Et quand parfois l'un d'eux rentrait chez soi,
 Il y voyait des ventres bien remplis,
 Il y voyait prospérer comme une épidémie
 La danse, le lucre, le marché noir,
La horde des scribouillards pangermanistes, braillards :
 « Guerre – guerre,
 Victoire éclair,
 En terre flamande, sur le sol albanais. »
Et les autres mouraient, mouraient, mouraient...

 Et ils virent les camarades qui tombaient,
 Le lot de tous — ou peu s'en fallait :
 La blessure, l'atroce douleur et la mort,
 Petite tache, rouge sale — et leurs corps,
 On les emporte, on les enterre.
Qui d'autre encore en cette ronde meurtrière ?

 Et jusqu'aux étoiles, c'est par millions qu'ils crient
Est-ce que dans ces carnages les hommes n'ont rien appris ?
 Est-il une cause qui vaille tout ce malheur ?
 Qui est celui qui trône en ces hauteurs ?
 Lardé de haut en bas d'innombrables médailles
Qui s'en va en répétant : « Mort ! Mort à la canaille !
 Sang et crasse, os en bouillie...
Mais soudain, on entend : le navire est pourri,
 Le capitaine a pris congé⁵
 Et à la nage nous a quittés.
 Sidéré, le poilu baisse les bras.
 Pour qui tout ça ? Pro Patria ?

 Frères, frères, serrez les rangs !
 Frères, finissons-en de ces égarements !
S'ils nous accordent la paix des cimetières
 C'en est fini sur cette terre
 De nos fils et de nos petits-enfants.
Faut-il encore qu'ils répandent leur sang
 Dans les sillons, sur l'herbe tendre ?
Frères : Envoyez-les se faire pendre !
 Finissons-en, le plus tôt est le mieux,
Tous, tous, nous avons vu de nos yeux
 Où cette folie nous a menés.
Ces flammes qu'ils avaient attisées,
 Éteignons-les ! Les impérialistes
Qui, tapis à l'étranger, se sont remis en piste
 Nous offrirons bientôt d'autres nationalistes.

⁵ Allusion à l'Empereur Guillaume II qui, le 9 novembre 1918 s'est enfui au Pays-Bas, à Doorn où, jusqu'à sa mort en 1941, il espérait une restauration de la monarchie.

Et dans vingt ans encore⁶
Reviendront leurs canons de mort !
Ce ne serait pas la paix
Ce serait une folle chimère.



Et sur le volcan, la danse séculaire.
Tu ne tueras point, a dit un jour quelqu'un...
L'humanité l'entend et l'humanité geint.
A quand la fin, la fin de cette misère ?
Guerre à la guerre
Et paix sur la terre.

Kurt Tucholsky **« Morphine d'Etat »⁷**

Quelque part en Allemagne est assise sur le banc des accusés d'un tribunal une chose qui ressemble à une assez bonne imitation d'être humain. C'était un ancien soldat. Quand ce moignon était encore un homme, il avait, pendant la guerre, subi de

⁶ Tucholsky a écrit son texte en 1919, la Seconde Guerre mondiale éclatera en 1939. À rapprocher de la prophétie du maréchal Foch en mai 1919, alors que les Alliés venaient de présenter à Versailles, à la délégation conduite par le comte Ulrich von Brockdorff-Rantzau, les clauses imposées à l'Allemagne vaincue : « Ce n'est pas une paix, mais un armistice de vingt ans ! ».

⁷ K. Tucholsky, *Bonsoir révolution allemande !*, Presses Univ. Grenoble, 1981, pp. 84-85 ; adaptation T.F. pour l'utilisation scénique.

si graves blessures que seule la morphine pouvait atténuer les douleurs ininterrompues qu'il endurait depuis des années. L'Etat, qui peut payer 50 000 marks mensuels à son Empereur en cavale⁸, l'Etat n'a pas le sou pour ce paquet de souffrance, mais par contre il lui fournit de la morphine. Donc notre homme reçoit, comme n'a pas manqué de le souligner le tribunal, de la « morphine d'Etat ». Quelques grammes tous les deux ou trois jours. Et chaque fois que commence à hurler en lui la lancinante douleur, la petite seringue pique la peau sale et l'homme retrouve un calme apparent. La douleur est enveloppée comme dans du coton. Le tribunal poursuit le moignon pour mendicité. L'avocat parvient à trouver quelque argument juridique pour arrêter la procédure et l'homme quitte le tribunal totalement hébété. Il ne sait rien de ce qui s'est passé : il vit en permanence dans la torpeur, gorgé de morphine d'Etat.

Kurt Tucholsky « Lourdes »⁹

Le soldat Paul Colin rejoint le 6 août 1914 son unité de hussards en garnison près de Tarbes. Il y retrouve tous ses amis de régiment. Le 15 septembre, ces jeunes paysans, artisans, employés — déguisés en hussards — font halte devant la cathédrale de Lourdes pour une messe d'adieu. L'évêque de Lourdes et Tarbes est là sur la vaste place, paré de tous ses attributs sacerdotaux et entouré du clergé. À dix pas de lui s'est campé l'état-major du régiment. L'Église et l'Armée côte à côte : toutes deux sentent leur heure venue, toutes deux savent que l'autorité prospère à la faveur de la guerre. Alors le commandant du régiment se redresse sur sa selle et les milliers de personnes rassemblées l'entendent prononcer ces mots : « Et maintenant, prêtre de Jésus-Christ éternellement vivant, fais descendre sur nous la bénédiction du Tout-puissant. Qu'il soit avec nous et ceux qui nous sont chers, mais surtout avec nos sabres et qu'il nous donne la victoire ! ». Et l'évêque bénit le régiment et implore le ciel d'accorder sa bénédiction aux soldats du Christ. C'est ainsi que le soldat Paul Colin quitte sa terre natale, béni par son Eglise. A la frontière belge, au milieu d'un bois dont il ne pourra jamais retenir le nom, il reçoit une balle dans le bras droit. Au début, c'est une blessure légère et il est soigné dans l'hôpital de campagne le plus proche. Il s'apprête à rejoindre sa troupe lorsqu'il commence à ressentir des élancements dans son bras. Il reste donc où il est, puis est évacué vers un plus grand hôpital de campagne, et de là vers celui de Notre-Dame de Lourdes. Les élancements se sont transformés en douleur aiguë et on lui a parlé d'hémorragie interne. Mais ce qui n'a pas été prononcé, c'est ce petit mot qui peut décider de son sort : gangrène. Du sang et du pus s'écoule de la blessure, l'odeur devient insupportable et c'est pourquoi on transfère le futur cadavre à la morgue qui se trouve être vide à ce moment-là. Le soldat Paul Colin n'y incommode personne et en

⁸ Voir note 3. Ce texte de Tucholsky date de 1925. Cette année-là, en février, l'ex-Empereur avait créé un groupe de travail pour la restauration de la monarchie en Allemagne ; après l'élection du maréchal Hindenburg à la présidence (26 avril 1925), il recevra une pension d'État ; le 20 juin 1926, une indemnisation générale de la noblesse, dont les biens avaient été mis sous séquestre en 1918, sera votée par l'ensemble de la droite et réalisée en juillet.

⁹ K. Tucholsky, *Bonsoir révolution allemande !*, Presses Univ. Grenoble, 1981, pp. 125-126 ; adaptation T.F. pour l'utilisation scénique.

plus il se trouve ainsi déjà là où il est certain qu'il finira dans quelques heures. Mais la sœur Mathilde de l'Ordre des Sœurs de Nevers auquel a appartenu Sainte-Bernadette, la sœur Mathilde ne renonce pas. Tout en priant pour le soldat Paul Colin, elle humecte son pansement fétide avec de l'eau de la grotte de Lourdes. Et c'est ainsi que le soldat Paul Colin est sauvé de la mort. L'Église catholique ne se contente pas de pousser les croyants dans les tranchées, de bénir les machines conçues pour assassiner... Elle guérit aussi les blessures qu'a causées le carnage... Elle est de toutes les parties.



Leonhard Frank
« Ivresse belliciste »¹⁰

Emportés par un flot humain compact, Lisa et Michael vont sur l'avenue *Unter den Linden* en direction de la *Place du Palais* où se pressent des milliers de gens qui ont perdu la raison. C'est le 4 août 1914, une chaude journée. L'Empereur Guillaume II, en grand uniforme, apparaît sur le balcon. Il proclame à l'océan de têtes qu'il a déclaré la guerre et qu'il n'y a plus pour lui de partis, mais des Allemands. Au silence de mort succède une tempête de hurras incroyable qui monte vers l'Empereur. Lisa sanglote, Michael est tout pâle. Y a-t-il beaucoup de femmes et de mères à pleurer en Allemagne ? Lisa est-elle la seule ? L'éclair sur la *Place du Palais* est suivi du tonnerre sur le champ de bataille. Une époque vient de s'achever. L'époque de la destruction commence. Le ciel et la terre se déchaînent. Et ce, parce qu'un criminel en uniforme est sorti sur son balcon. Lisa et Michael quittent la *Place du Palais*, entraînés par la multitude. La tête baissée, ils ne regardent rien ni personne, ne parlent pas, deux corps étrangers au milieu des fous, avec la peur d'être broyés par les fous s'ils expriment ce que leur cœur leur dicte. A la gare, ils montent l'escalier

¹⁰ L. Frank, *À gauche à la place du cœur*, Presses Univ. Grenoble, 1992, pp. 89-96 ; montage et adaptation T.F. pour l'utilisation scénique.

jusqu'au quai bourré de soldats en tenue de campagne. Des bouquets sont fixés aux canons des fusils. Des femmes versent des larmes. Quand le train s'ébranle, on entend un chant de guerre. Les jeunes volontaires tombent par milliers dès les premiers combats. Mais l'enthousiasme guerrier vole loin au-dessus des morts. Les journaux, en d'énormes titres, ne s'intéressent qu'au nombre des morts du côté français. Au Café de l'Ouest, un homme en habit, moustache rousse peignée à la verticale, est accueilli par des applaudissements. La veille, il a publié dans un journal un nouveau poème : « A chaque pas un Anglais, à chaque coup un Français, à chaque cartouche un Russe... ». Michael lui jette un regard où il a mis toute sa haine. Il pense aussitôt à ces milliers d'instituteurs et de professeurs qui n'ont pas préparés leurs élèves à la vie mais à la caserne, à la guerre, à la mort ; voilà qui pourrait servir de matière à un poème ! Le 4 septembre, quelques opposants à la guerre se réunissent dans l'appartement de Michael. Dans l'atmosphère sanguinaire du temps, ils posent la question sans réponse : comment arrêter cette guerre que la parole et l'écrit ont été impuissants à prévenir ? Les Social-démocrates eux-mêmes n'ont-ils pas voté les crédits de guerre ? Les journées passent et il y a de plus en plus de veuves, de mères et de jeunes fiancées en deuil. Les annonces nécrologiques « Mort au champ d'honneur » emplissent les pages des journaux, les trains bondés de blessés entrent en gare. Pourtant, le fanatisme guerrier reste à son maximum. Au Café de l'Ouest, quatre clients discutent de la guerre avec passion. Les muscles du visage de Michael frémissent d'énervement et de colère réprimés à grand peine. Mais ses regards ne troublent pas les quatre bellicistes. Soudain, près de l'entrée, là où son affichés les cours de la bourse juste à côté des rapports militaires, Michael voit des spéculateurs grisonnants qui s'embrassent en poussant des cris de joie. Alors il pense que la guerre est finie. Mais la nouvelle est autre : en ce 7 mai 1915, un sous-marin de l'Empereur vient de couler le paquebot anglais *Lusitania* avec 1198 passagers. A la table voisine, une voix proclame : « Le *Lusitania* envoyé par le fond, c'est le plus grand exploit de l'histoire de l'humanité. » Michael, qui a assez d'imagination pour se représenter 1198 personnes désemparées se débattant en pleine nuit sur la mer et coulant à pic, ne se contient plus. Sans un mot, il se lève, gifle l'auteur de la phrase et quitte le café. Il rentre chez lui, fait sa valise et part pour la Suisse, à Zurich où Lisa vient le rejoindre quelques semaines après. Dans la petite chambre de la pension, elle raconte ce qu'elle a vu à Constance sur le quai de la gare. Son visage est d'une extrême pâleur, pétrifié, seules les lèvres remuent. A Constance, à onze heures du matin, sur le quai ensoleillé à ciel ouvert de la gare, elle a vu arriver un train de blessés. La fanfare s'est mise à jouer l'hymne national, *Allemagne, Allemagne au-dessus de tout*. Lorsque les portes des wagons ont été ouvertes, de gros pansements blancs imbibés de sang sont descendus lentement, encore plus lentement quand manquaient les bras. Quand c'étaient les jambes qui n'étaient plus là, on extirpait les gars du wagon pour les déposer sur des brancards. Quelques uns avançaient sur des béquilles. Tous avaient le même regard déserté par la vie. Ils étaient blancs comme des morts et se déplaçaient comme des morts. Pas un seul n'avait dit un mot. L'un d'eux avait projeté sa béquille sur la fanfare et s'était écroulé. Quand Lisa se tait, ses yeux figés semblent contenir encore l'image du quai de Constance. Michael comprend que la guerre s'est imprimée dans son âme et la marquera désormais. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, ils parlent de la guerre. L'histoire montre que la guerre ne règle rien à long terme. Les humains se sont accommodés des guerres parce qu'au long de l'histoire apparaisse sans cesse de nouvelles causes de conflits. Mais il ne faut pas s'en accommoder. On doit et on

peut trouver des moyens autres pour régler es différents. Michael reçoit tous les jours en plein cœur les nouvelles sanguinolentes du front. Dans le journal, huit mille Français tués. Pour lui, huit mille n'est pas un nombre : il voit un individu qui tombe la figure en avant, balle dans la tête ou balle dans le cœur. Il voit le soldat français accroché aux barbelés entre les tranchées ennemies. Balle dans le ventre. On ne peut pas le récupérer au milieu de la mitraille. Il crie pendant vingt-quatre heures avant de mourir. Et ça a été comme ça huit mille fois en un jour !



Six mille Allemands tombés au champ d'honneur. Qu'est-ce que c'est le champ d'honneur ? Est-ce un honneur d'enfoncer la baïonnette dans le ventre d'un homme ? Des champs de blé, des champs de pommes de terre, voilà des champs d'honneur. Qu'est-ce que c'est l'autel de la patrie ? Un étal de boucherie couvert de sang ? Et « nos biens les plus sacrés » comme ils disent ? Les biens les plus sacrés de la veuve de guerre sont le regard de son enfant et l'homme qui l'aimait. Ces phrases « champ d'honneur », « autel de la patrie », « nos biens les plus sacrés », ces phrases sont abominables. Elles tuent des millions d'hommes et il faudra bien enfin les démystifier. Michael arpente les rues comme dans un rêve : « Des centaines de milliers de Français et d'Allemands qui ne s'étaient rien fait les uns aux autres, qui ne se connaissaient pas, se sont mis à se tuer les uns les autres. Qu'est-ce qui pourrait mettre fin à cette boucherie ? » Il rentre chez lui et dit à Lisa : « Je vais écrire un livre contre la guerre ». Il ne dort pas et le lendemain il est dans une sorte d'état second. Il écrit l'histoire d'un vieil homme dont le fils est mort à la guerre. En se frappant la poitrine, ce vieil homme proclame aux gens qu'il est lui-même responsable de la mort de son fils parce que, vingt ans auparavant, il a été assez inconscient pour lui offrir des soldats de plomb, des épées et des fusils pour jouer, il lui a appris les chants patriotiques appelant au meurtre, il n'a élevé dans l'esprit guerrier. Il entraîne ceux qui l'écoutent à travers les rues dans une manifestation pacifiste. L'histoire paraît dans une revue imprimée en Suisse et la comédienne Tilla

Durieux¹¹ la lit en public à Berlin. Peu après, Michael apprend que, à la sortie de la lecture de Tilla, les cinq cents auditeurs ont mis à exécution la fin de l'histoire, la manifestation pacifiste : ils ont défilé dans les rues.

Jean-Michel Palmier **« Visions d'apocalypse »¹²**

La guerre est venue et ils ont laissé derrière eux l'un une mère, une petite vieille au visage ridé, l'autre une fiancée ou une fillette aux cheveux bouclés. Aujourd'hui, ils ne savent plus très bien qui ils sont. Des paquets de chair dans des uniformes raidis par la saleté et la boue, des cadavres encore un peu vivants. Les souvenirs font mal, aussi mal que les obus, que les jets de lance-flammes qui transforment en quelques secondes un visage humain en un paysage calciné. Ils s'entretiennent parfois sur les bancs des villages, dans les cours des hôpitaux ? Il leur arrive même de sourire en pensant au passé. Mais ce passé leur fait peur, cet hier si lointain, irréel et fantastique, lorsqu'ils étaient encore des êtres humains. Comme des enfants, ils se jalourent, envient celui dont la jambe ou le bras tranché rend possible le retour vers l'arrière. En attendant, comme des oiseaux, ils sautillent sur leurs béquilles, parmi les feuilles mortes de l'automne. Parmi eux, il y a des lâches et des héros. Le sens de ces mots est devenu si difficile à discerner. Il y a des amis et des ennemis. Mais ce soldat, tué devant leur tranchée, qui hurle avec ses membres déchiquetés, pousse les mêmes cris, verse les mêmes larmes que les autres soldats. Dans leurs capotes militaires déchirées, ces morts, empilés sous une bâche, avec leurs visages à moitié décomposés ne sont pas différents des morts d'en face. L'attente est terrifiante et ils ne connaissent que l'angoisse et l'horreur. L'angoisse de la mort, de ce que en quoi on les a transformés, l'horreur des combats, de cette apocalypse que nul d'entre eux n'avait voulu ou même imaginée. Les hommes qui les ont envoyés là savaient-ils ce qu'ils faisaient ? Ont-ils déjà vu un homme gémir en serrant dans ses mains ses entrailles ? Les officiers eux-mêmes finissent par en douter. Certains sont avides de montrer leur bravoure, d'autres s'interrogent. Quel sens cela a-t-il de conduire à la mort ces pauvres diables qui crèvent de peur et qui tournent vers celui qui les commande le regard implorant du chien qui sait qu'on va l'abattre. Le capitaine assurément n'est pas un lâche. Il est prêt à conduire ses hommes vers la tranchée dont il doit assurer la relève. Mais il réalise à la lumière des shrapnels qu'il n'est pas fait pour le métier des armes. Il ne peut comprendre comment un homme sain et vigoureux peut en quelques secondes n'être plus qu'une chair tressautante et poisseuse. Comment dire à un homme dont les lèvres ne laissent plus échapper qu'un gargouillis sanglant qu'il est beau de mourir pour la patrie ? Tous regardent un monde qu'ils ne reconnaissent plus. Là où s'étendait jadis un paysage, il n'y a plus qu'une surface grise et désolée, avec des arbres brûlés, des monceaux de terre labourés par les obus et la mitraille qui ne cessent de déchiqueter les morts déjà enterrés. Nulle imagination ne peut concevoir ce qu'a été ce champ de mort avant que la folie ne s'y soit jetée. Il ne reste que la rage, la rage impuissante devant cette boucherie inutile. Qui pourrait imaginer que cette main grise, cette main morte aux

¹¹ T. Durieux, 1880-1971, a joué notamment dans des pièces de Wedekind, Shaw, Ibsen et Ionesco.

¹² J.-M. Palmier, *Ernst Jünger*, Hachette, 1995, pp. 23-26 ; montage et adaptation T.F. pour l'utilisation scénique.

doigts crochus et pétrifiés ait été jadis celle d'un homme ? Qu'elle coupait tranquillement une tranche de pain ou écrivait une lettre ? Les hommes déambulent, comme hébétés, broyés par un typhon cosmique, pauvres marionnettes dont les éclats d'obus tranchent les fils et les membres un à un. Celui qui a contemplé les ultimes grimaces d'un visage aux mâchoires pendantes, aux yeux exorbités, qui a entrevu ces faces pourries, à peine humaines, ne pourra plus jamais les oublier, même lorsque les hommes seront sortis de leur folie, lorsque l'herbe aura repoussé sur les talus des tranchées, qu'il n'y aura plus de guerre.



Au-delà des nationalismes, il n'y a que des individus, des mains, des visages et surtout cet immense cortège de douleurs dans lequel on les ensevelit vivant. La neige elle-même prend la couleur du sang, les feuilles de l'automne ont le parfum de la décomposition des morts. Tout à tout victimes et bourreaux, ils avaient jadis les mêmes rêves, les mêmes joies et ne se sont réconciliés que dans la mort. On fusille des ennemis blessés, on « récupère » un soldat vivant, touché par un obus, avec la corde et le crochet qui servent à « pêcher » les cadavres des deux camps, gisant près des tranchées. Il n'en reste qu'une masse sanglante, à la bouche et à la joue arrachée. Alors l'officier serre les poings et se mord les lèvres pour ne pas pleurer

comme un enfant. Devant ces atrocités, il a brusquement honte de vivre et ne sait plus si, sous l'uniforme, il y a encore une âme

Andreas Latzko
« Partout la vie est crucifiée »¹³

Maladie ? Certainement. Le monde en guerre est blessé, et toutes ses paroles, toutes ses images portent l'empreinte de la douleur et de la mort. Je déplie le premier journal du matin : des navires coulés, des attaques repoussées – aussitôt, le film se déroule : des hommes haletants s'entredéchirent, des doigts crispés percent une montagne d'eau, se cramponnent à un dernier morceau de vie... la fureur d'exister et l'horreur de mourir font grimacer un chaos de visages. Chaque lambeau de conversation, chaque étalage dans la rue, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on imagine, évoque le drame qui se joue. Même le paisible silence de la nuit. Chaque saut des aiguilles ne marque-t-il pas des milliers d'agonies ? Quelle horreur est-il ? Il est dix mille morts ! Ne suffit-il pas d'avoir entendu parler de mâchoires arrachées, de gorges coupées, de cadavres enchevêtrés, pour pénétrer au pas feutré de ses pantoufles de l'autre côté du décor, dans cet envers du confort, qui s'appelle l'enfer ? Celui qui apprendrait qu'on s'assassine dans la maison voisine, tandis qu'il écoute douillettement les plumes de son oreiller, et qui alors bondirait du lit, serait-il malade ? Peut-on éviter de se sentir proche de ces millions d'êtres accroupis dans une misère indescriptible, là où la terre crache vers le ciel des corps déchiquetés, où le ciel martèle la terre avec des poings de feu ? Peut-on vivre sans être déchiré quand partout la vie est crucifiée ?

Non.

Ce sont les autres, les malades. Ceux qui parlent de réussite et de victoire avec des yeux brillants d'enthousiasme, qui peuvent apercevoir les kilomètres de terre conquise par-dessus les tas de cadavres. Tous ceux qui ont tendu, entre eux et leur humanité, un mur de grandes idées et de beaux drapeaux afin de ne plus voir leurs frères assassinés dans cette foire aux horreurs qu'on appelle « le front ». Malade est celui qui peut encore penser, parler, discuter, dormir, sachant que d'autres, avec leurs entrailles dans les mains, rampent sur les mottes de terre, comme des vers coupés en tronçons, pour crever à mi-chemin de l'ambulance, tandis que là-bas au loin, une femme au corps brûlant rêve auprès d'un lit vide.

[...]

« Le front », c'est un terminus où s'arrêtent les rails parce que les trains n'amènent pas plus loin les hommes frais – qu'ils remportent quand ils sont mûrs pour le cercueil.

Lorsque je descendis, le soir, à ce terminus, je vis, assis par terre, adossé à la grille du quai, un soldat barbu qui portait le bras droit en écharpe. Il regarda passer l'homme frais et cru que j'étais, puis, caressant son membre broyé de la main gauche, il grinça :

- « Oui, oui, mon lieutenant, c'est bien ici que l'on prépare la *salade d'hommes*.

¹³ A. Latzko, *Hommes en guerre* (Männer im Krieg), trad. fr. M. Wachendorff & H.-F. Blanc, Marseille, Éd. Agone, 2003, pp. 93-100, montage scénique T.F. ; Écrivain hongrois d'expression allemande, blessé sur le front en 1915, Latzko (1876-1943) avait publié son témoignage sans nom d'auteur à Zurich en juin 1917 (éditions Rascher).

Puis-je oublier sa grimace ? Suis-je malade de ne pouvoir entendre le mot « front » sans que ce « salade d'hommes » croasse à mon oreille ? Ne sont-ils pas malades ceux qui, au lieu d'entendre ce « salade d'hommes », prêtent l'oreille à tous ces gratte-papier qui littérent sur le sacrifice des autres, qui prônent la marque « guerre mondiale » en trempant leur plume dans le sang frais... Il paraît qu'il existe encore des hommes faits de chair et de sang qui peuvent lire un journal sans vomir...

Max Beckmann
Lettre du 4 mai 1915¹⁴

Il régnait un bruit infernal. L'air était saturé du sifflement strident des shrapnells et du rugissement sauvage de l'artillerie lourde. On ne cessait d'amener des blessés. Pris d'incontrôlables convulsions, quelques gazés se roulaient par terre et produisaient un râle insupportable. On a dû introduire à l'un d'entre eux un écarteur pour qu'il garde la bouche ouverte. J'ai vu des choses inimaginables. Dans la pénombre de l'abri, on harnachait de bandages immaculés des hommes à moitié nus, ruisselants de sang. Leur expression était marquée par un mélange de dignité et de douleur. Nouvelle vision de la passion du Christ. Puis ce fut le tour d'un lieutenant qui venait d'être gravement blessé à la poitrine. Un beau visage, déjà presque livide, les cheveux roussâtres et un teint dont le rose virait au gris. Il était très calme et d'une extrême lassitude. « La balle est entrée ici et elle est ressortie là », déclara-t-il en nous montrant son torse dénudé, « sale affaire, ce sera bientôt terminé ». Raffiné, imposant, serein. Il avait parlé d'une voix sèche, typique des officiers. Il ne parlera plus. A l'extérieur gisaient deux cadavres du matin dont on avait repoussé l'inhumation. J'ai soulevé le drap qui recouvrait leur tête. L'extrême pâleur de l'un virant déjà au brunâtre, avec une physionomie étrangement surnaturelle. L'autre empreint de brutalité, recouvert de sang souillé, défiguré par une énorme plaie béante qui partait du cou, un amas grenat qui évoquait un insondable abîme hémoglobinique. Au-dessus de nous, un avion ennemi nous contraignit à nous mettre à couvert. A l'évidence l'adversaire avait remarqué notre attroupement et les obus de l'artillerie lourde anglaise se mirent à crépiter toujours plus près. Au milieu de ces restes humains déchiquetés, je m'attendais à tout instant que ce soit mon tour des les rejoindre. L'angoisse se lisait sur la plupart des visages. Face à moi s'ouvrait la route qui menait par-delà les collines. Le médecin-major Carsten était d'une totale maîtrise. Pas la moindre trace de peur. Avec calme et assurance, il évoluait sur le terrain comme dans une salle de bal. Il partit en voiture pour Vimy avec le corps du lieutenant. Puis arriva une ambulance avec l'aumônier de la division. L'enterrement était prévu au pied de l'abri qui pour l'heure se trouvait sous le feu adverse. Dans un fracas assourdissant, nous nous regroupâmes dehors. La brève allocution de l'aumônier se résuma à une supplique à Dieu de nous sauver de notre détresse, nous ses fidèles serviteurs. Sa voix se mua bientôt en un hurlement, du fait que c'était là pour lui le seul moyen de se faire entendre, mais sans doute aussi parce qu'il ne parvenait plus à contrôler ses nerfs. Le speech fut rapidement terminé et je n'avais jamais entendu un Notre Père aussi promptement liquidé, bien que dit dans les formes. Je fus le troisième à m'avancer vers les tombes et je jetai paisiblement —

¹⁴ Infirmier sur le front en Artois, le peintre avait adressé cette lettre à son épouse d'alors, la chanteuse d'opéra Minna Tube ; in T. Feral, *Contre la vie mutilée*, L'Harmattan, 2008, pp. 19-21.

j'étais à ce moment précis extrêmement paisible — une poignée de sable sur les pauvres mains brunâtres déchiquetées et sur les têtes couvertes par le drap. Et c'est alors que, pour conclure la cérémonie sur un mode théâtral, l'obus frappa à cinquante mètres de nous et explosa en un bruit strident. Toute la compagnie se jeta sur le sol pour se mettre à couvert. Il n'y eut pas de blessé. Pour le retour vers l'arrière, j'eus beaucoup de chance. Je pris d'abord place dans l'ambulance avec les gazés, puis franchis la colline cramponnée à l'extérieur. Un gigantesque orage noir qui s'était formé sur Ypres s'abattit sur nous.

Bertolt Brecht
« La légende du soldat mort »¹⁵

La guerre en son quatrième printemps
ne laissant présager aucun espoir de paix,
le soldat décida d'être conséquent
et, en héros, de se sacrifier.

Toutefois, cette guerre étant loin d'être terminée,
l'Empereur fut fort chagriné
que son soldat sur le front soit tombé...
C'était anticipé !

Sur les tombes passa l'été...
Le soldat calmement reposait
lorsque, par une nuit,
une commission médicale militaire se rendit jusqu'à lui.

Arrivée au cimetière,
la commission médicale sortit
le soldat mort de la terre...
avec des pelles préalablement bénies.

Le docteur examina le soldat
ou plutôt ce qui de lui était encore là...
Et ce docteur statua que le soldat était un dégonflé,
que sa place était dans les tranchées.

[...]

Ils versèrent une rasade de gnôle à tout péter
dans son corps décomposé,
le firent soutenir par deux sœurs de charité
et lui offrirent une femme à moitié dénudée.

Comme le soldat pue la charogne,

¹⁵ *Legende vom toten Soldaten*, in B. Brecht, *Ein Lesebuch für unsere Zeit*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1987, pp. 22-25 ; nouvelle traduction et adaptation T.F. pour l'utilisation scénique

un curailon clopine devant lui,
agitant son encensoir sans vergogne
pour dissiper l'odeur de pourri.

En tête du cortège, zimbamboum, la fanfare
joue une marche de joie.
Et notre soldat, en homme de l'art,
marche au pas de l'oie.

[...]

Des villages furent traversés.
Toutes les commères étaient là, rassemblées.
Au clair de la pleine lune, les arbres s'inclinaient.
Et la foule de hurler : hurrah, le héros est arrivé !



Tant ils étaient autour à danser et à exulter
que personne ne le voyait.

Pour le voir, il fallait le surplomber
et cela, seules les étoiles le pouvaient.

Mais les étoiles ne sont pas toujours là
car l'aurore finira par arriver.
Alors le soldat, bien dressé,
En héros ira se sacrifier.

Adam Scharrer¹⁶

« Choisir le pain de la vie au lieu de l'horreur et de la mort »

La batterie allemande concentra son tir sur l'ennemi. Ce pilonnage ne tarda pas à être suivi par la réplique du feu d'en-face. Le premier impact, un obus, frappa une écurie et mit quatre chevaux hors service. Un deuxième obus explosa au beau milieu de notre position. Un camarade eut le crâne défoncé et mourut immédiatement. Un autre fut touché dans le dos et poussa des hurlements déchirants. Lorsque nous lui eûmes ôté sa capote et sa vareuse, nous vîmes que sa gigantesque blessure était toute carbonisée et sentait la chair grillée. Un troisième camarade eut la joue déchiquetée ; un quatrième fut blessé par un éclat qui vint se fiché dans son épaule.



Je demandais à mon ami Schäfer qui était paysan : „ Quelle superficie peut-on cultiver avec 70 chevaux et 120 hommes ? ” (C'étaient là les effectifs de notre batterie tels que les avait fixés le haut commandement). Schäfer l'estima à quelques centaines d'hectares puis il arpenta la campagne du regard. Nous

¹⁶ Adam Scharrer, *Der Mann mit der Kugel im Rücken*, Berlin, Aufbau-Verlag, posthume 1979, pp. 508-510 ; cet extrait concerne l'année 1916 ; traduction et montage scénique T.F. ; sur Scharrer, voir T. Feral, *Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan*, L'Harmattan, 2002.

répartîmes nos effectifs en brigades de cultivateurs. Nous fîmes surgir du blé, du maïs, des pommes de terre, du tournesol, de la vigne et des arbres fruitiers de cette terre méprisée ; et ce, à perte de vue, sur tous les champs du globe. Nous vîmes des troupeaux, des femmes et des enfants qui riaient, et le tonnerre des canons sur Baranovitchi nous sembla être un lointain orage. Notre conviction était que, à l'avenir, une fois ensevelies les sources putrides de la bêtise et de la haine, Cosaques, Allemands, Serbes, Français, Anglais, Italiens, Japonais et tous les habitants du globe choisiraient le pain de la vie au lieu de l'horreur et de la mort.

Erich Maria Remarque « Manifestation »¹⁷

Un cortège s'avance lentement, un cortège d'hommes vêtus d'uniformes pâlis, formés en groupes distincts, en colonne par quatre. En tête, de grandes pancartes : « Les mutilés de guerre ont faim ».

Les pancartes sont portées par des manchots qui se retournent souvent pour regarder si la colonne les suit à distance normale. Car ce sont eux qui marchent le plus vite.

Derrière eux viennent des hommes tenant en laisse courte des chiens de berger dont le harnais de cuir porte la croix rouge des chiens d'aveugles. Les bêtes marchent, attentives, à côté de leurs maîtres. Si la colonne stoppe, elles s'asseyent immédiatement, et les aveugles s'arrêtent... C'est étrange... Ces hommes sont tous aveugles de guerre, c'est pour cela que leurs mouvements sont différents de ceux des aveugles de naissance. Ils sont à la fois plus brusques et plus prudents dans leurs gestes que ceux qui possèdent l'assurance des longues années de ténèbres. La mémoire des couleurs, du ciel, de la terre et du crépuscule vit encore en eux. Ils se comportent toujours comme s'ils avaient des yeux, lèvent encore et tournent involontairement la tête comme pour regarder ceux qui leur parlent. Quelques-uns portent des carreaux noirs ou des bandeaux, mais la plupart marchent le visage libre comme s'ils pouvaient ainsi être un peu plus près des couleurs et de la lumière.

Après les aveugles viennent les borgnes et les faces ravagées des blessés à la tête : des bouches bulbeuses et déviées, des têtes sans nez et sans mâchoires, des visages qui ne sont plus qu'une large cicatrice rouge percée de trous qui furent autrefois des bouches et des nez. Mais au-dessus de cette dévastation, des yeux silencieux, interrogateurs, des yeux tristes d'êtres humains.

A leur suite les longues files des amputés des jambes. Beaucoup portent déjà des membres artificiels qui se détendent obliquement en marchant et se posent à grand bruit sur le pavé, comme si l'homme tout entier était artificiel, fait d'acier articulé.

Puis viennent les « commotionnés ». Leurs mains, leurs têtes, leurs vêtements, leurs corps tremblent comme s'ils étaient toujours secoués par l'horreur. Ils ont perdu le contrôle de leurs mouvements, leur volonté est abolie, les muscles et les nerfs se sont révoltés contre le cerveau. Les yeux sont devenus hagards et impuissants.

¹⁷ *Après (Der Weg zurück)*, trad. fr. R. Maillard & C. Sauerwein, Gallimard, 1931, VI/2 ; réédition Folio, 2014, pp. 312-316 ; montage scénique T.F.

Des borgnes et des manchots traînent sur des voitures d'osier, enveloppés de draps, les blessés graves, condamnés au fauteuil roulant des infirmes. Parmi eux, quelques-uns tirent une charrette à bras plate, analogue à celle que les menuisiers emploient pour transporter les cercueils. Sur la plate-forme, un tronc. Les jambes manquent complètement. C'est le torse d'un homme vigoureux, il n'y a plus rien d'autre : la nuque est puissante, la figure large et honnête, barrée d'une forte moustache. De temps n temps, il s'appuie sur les bras et se déplace un peu pour changer de position.

La manifestation circule lentement par les rues. Sur son passage, le silence se fait... Ils vont aller à l'Hôtel de ville, on les fera attendre un certain temps, un quelconque secrétaire leur dira quelque chose, puis le cortège se disloquera et ils rentreront individuellement dans leurs chambres, dans leurs étroits logis, près de leurs enfants pâles, dans la misère grise, sans espoir. Prisonniers d'un destin que d'autres ont forgé...

Emil Ludwig¹⁸ **« C'est le peuple qui en Europe a payé la facture »**

Ce livre est une étude sur la bêtise des détenteurs du pouvoir à l'époque [...]. Il y sera montré à l'échelle internationale comment une masse pacifique, travailleuse, raisonnable de 500 millions d'individus a été poussée à une guerre que le destin ne rendait en rien nécessaire par quelques douzaines de dirigeants incapables, et ce par le biais de documents falsifiés, de mensonges faisant état de menaces d'agression, de boniments patriotiques. Bien que des crises économiques, des questions de concurrence et de colonies eussent compliqué la situation en Europe, la guerre avait été évitée à plusieurs reprises [...]. Le tableau de juillet 14 révèle un continent dont les nations faisaient confiance et obéissaient à leurs dirigeants parce que ceux-ci n'étaient pas responsables devant un organisme central ; le manque de contrôle sur chacun des gouvernants respectifs avait conduit à un ensemble anarchique.

Telle fut l'Europe au 4 août¹⁹. Les mensonges et l'inconscience, les passions et les peurs de trente diplomates, princes et généraux avaient métamorphosé pour quatre années des millions d'êtres pacifiques en meurtriers, brigands et incendiaires par raison d'État pour, à terme, laisser un continent retombé dans la bestialité, où régnaient la maladie et la misère. Aucun peuple n'en tira de profit durable. Tous perdirent ce que des décennies ne leur restitueront jamais [...]. La haine et la rage se sont emparées des peuples qui, auparavant, rivalisaient en paix. Ceux qui se sont rendus coupables de cela sont restés impunis et libres [...]. On cherchera en vain sur les listes des disparus un seul nom de ceux qui — de façon visible ou invisible — ont signé les déclarations de guerre en Europe. C'est le peuple qui en Europe a payé la facture avec neuf millions de cadavres.

¹⁸ E. Ludwig, *Juli 1914*, Berlin, Rohwohlt, 1929, in avant-propos et conclusion ; traduction et montage scénique T.F.

¹⁹ Date du début de la Première Guerre mondiale.



Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2013

Centre municipal Jean Richepin,
21 rue Jean-Richepin,
63000 Clermont-Fd.
www.quatrea.com